



ANDY LAU

MAGGIE CHEUNG

JACKY CHEUNG

AS TEARS GO BY

AINSI VONT LES LARMES

LE 1^{ER} FILM DE
WONG KAR WAI

BOOKMAKERS

MPAA
R 15+
USA

RESTAURÉ EN 4K



THE JOKERS FILMS
PRÉSENTE

ANDY LAU

MAGGIE CHEUNG

JACKY CHEUNG

AS TEARS GO BY

AINSI VONT LES LARMES

LE 1^{ER} FILM DE
WONG KAR WAI

RESTAURÉ EN 4K

1988 – HONG KONG – COULEUR – 1.85 – DURÉE : 1H42

SORTIE NATIONALE LE 29 JUIN 2022

DISTRIBUTION

LA RABBIA
16, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE
75009 PARIS
TEL: 01 45 26 63 45
INFO@THEJOKERSFILMS.COM

RELATIONS MEDIA

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
PAULINE VILBERT
25 RUE NOTRE-DAME DES VICTOIRES
75002 PARIS
TEL: +33631877274
PVILBERT@LEPUBLICSYSTEMECINEMA.FR

PROGRAMMATION

LES BOOKMAKERS
16, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE
75009 PARIS
TEL: 01 84 25 95 65
CONTACT@LES-BOOKMAKERS.COM

LES BOOKMAKERS

MATÉRIEL MÉDIA TÉLÉCHARGEABLE SUR :
WWW.ASTEARSGOBY-LEFILM.COM



HISTOIRE

Petit gangster de Hong-Kong, Wah (Andy Lau) se partage entre son boulot habituel, le recouvrement de dettes, et la nécessité de protéger son acolyte, Fly (Jacky Cheung), à la conduite problématique: celui-ci ne cesse d'emprunter de l'argent qu'il ne peut jamais rembourser. Mais cette vie, déjà passablement dérégulée, est bouleversée quand Wah doit héberger sa jolie cousine, Ngor (Maggie Cheung), qui vit loin de la ville, sur l'île de Lantau. Wah entame alors un épuisant va-et-vient entre son amour naissant pour Ngor, mirage d'une vie paisible, et sa fidélité à son «frère» de gang, Fly, tabassé à répétition par les hommes de main d'un autre gangster, Tony. Wah devra choisir sa destinée.



雀巢
樂雀

家樂
遊藝中心

快樂招待所
殷勤服務 時租特平

國際佳麗
人體按摩 花式招待

大外風
遊戲機中心

山山山

嘉蘭
會
雀巢小業
通宵服務

大家威
遊戲機

LAY BOY
233 2F

築小苑蝶
樓二 233

國式日

待D波 讀堂二樓

文華戲院
Rex Theatre

苑小業

占別墅

風情少女
學生妹家三樓

氣熱試日角旺
48 早特
場別

寶泉蒸氣

花都小業
讀堂二樓

達昌鐘錶

威威

洋服



LE PREMIER PLAN

Combien de cinéastes ont-ils fait du tout premier plan de leur tout premier film un saisissant effet-signature, presque un manifeste stylistique? Il y a déjà beaucoup de Wong Kar wai et de la façon dont il va se singulariser au sein du cinéma de Hong-Kong (et pas seulement) dans le plan qui illustre le générique d'*As tears go by*. Une drôle d'image nocturne, curieusement cadrée, inégalement coupée en deux: sur son quart gauche, une rue animée de Hong-Kong, vue d'en haut; sur la large partie droite un mur d'écrans de télé – qui ne sont pas encore plats – diffusant des plans de ciel bleu traversé par les nuages.

La première impression est purement plastique, elle indique que la « révolution » Wong Kar wai sera une affaire de couleurs: une dominante de bleu, renforcée par un néon, sur laquelle viennent s'inscrire en rouge vif les crédits du générique – tandis qu'une enseigne lumineuse ajoute, au fond, une touche de jaune. De fait, le film, éclairé par Andrew Lau – le futur coréalisateur d'*Infernal Affairs* – jouera d'une colorimétrie intense, violemment anti-réaliste, alternant bleu froid et rouge sang. La singularité du cadrage, la puissance visuelle du plan seront des constantes du cinéma de Wong Kar wai.

Mais ce plan volé à Mongkok, l'un des quartiers les plus animés de Kowloon, la partie « continentale » de Hong-Kong où se déroule l'essentiel de l'action du film, ne se contente pas de signaler la naissance d'une esthétique. Il propose des pistes de ce que seront souvent, sur le plan narratif, les films du cinéaste: des récits ultra-urbains interrogeant la modernité d'une ville (et ses métamorphoses: les écrans avaient été récemment installés pour faire de Mongkok un petit Shinjuku); des intrigues trouées de ponctuations oniriques - le plan suivant montre Andy Lau en plein sommeil, ce qui fait peut-être de cette image fondatrice un rêve; plus globalement des personnages qui ont souvent « la tête dans les nuages ».

Oui, la plupart des (anti-)héros des films de Wong Kar wai éprouvent une sorte de manque existentiel, une incertitude profonde, qu'on a souvent associées à l'avenir incertain de Hong-Kong. Wong Kar wai n'a que 29 ans quand il signe *As tears go by*, un polar rendu possible par l'immense succès, à l'été 1986, du *Syndicat du Crime*, de John Woo, et de sa forte influence sur le cinéma local. Il n'est pas encore l'inventeur de formes, le façonneur d'images puissamment émotionnelles qu'il sera quelques années plus tard, mais déjà, au sein d'un genre ultra-balisé, il ne filme pas tout à fait comme tout le monde...



L'INSPIRATION MEAN STREETS

On a souvent dit qu'*As tears go by* était un remake à peine déguisé de *Mean streets*, le premier film de Martin Scorsese sur la mafia new yorkaise, sorti presque quinze ans plus tôt. C'est un peu exagéré, même si on peut lister pas mal de points communs : au cœur des deux récits, il y a un duo de gangsters, dont l'un (Charlie/Harvey Keitel, Wah/Andy Lau) respecte les règles et obéit à son « parrain », tandis que l'autre (Johnny Boy/Robert de Niro, Fly/Jacky Cheung) est incontrôlable, multipliant les éclats de violence, sans rien respecter des « codes » de la pègre. Le plus sage des deux a choisi, comme un impératif moral, de protéger le plus turbulent : il y va, chez Scorsese, d'une pulsion religieuse, Charlie se consacrant à Johnny Boy dans un esprit quasi-sacrificiel ; tandis que chez Wong Kar wai, l'idée est plutôt celle d'un engagement fraternel sans faille : Fly est le « petit frère » de Wah, même s'il n'y a entre eux aucun lien du sang.

La lourde tendance à l'autodestruction de Johnny Boy/Fly est l'un des fils narratifs du film. L'autre est la relation de Charlie/Wah avec sa cousine ; dès le début de *Mean Streets*, Charlie/Harvey Keitel vit déjà une relation clandestine avec Teresa/Amy Robinson qui, par ailleurs, souffre d'épilepsie ; dans *As tears go by*, Wah/Andy Lau reçoit la visite de Ngor/Maggie Cheung, souffrante, elle aussi, quoique moins gravement - elle habite sur l'île de Lantau et vient consulter « à la ville » un spécialiste des poumons. Après des retrouvailles plutôt froides, ils vont peu à peu tomber amoureux, illustrant la première occurrence d'un romantisme qui sera l'une des composantes essentielles du cinéma de Wong Kar wai.

Mais les films n'ont pas le même objet et c'est en cela qu'ils diffèrent franchement : pour Scorsese, le « punk » querelleur et la fille émancipée offrent au héros la possibilité – ou plutôt l'illusion - de s'extraire d'un ordre familial et criminel coercitif ; chez Wong Kar Wai, Fly et Ngor constituent à l'inverse pour Wah, solitaire et vaguement dépressif, la possibilité d'une famille.

Les deux films riment aussi visuellement : l'usage spectaculaire de la couleur rouge est déjà présent dans *Mean streets*, notamment dans le célèbre travelling qui montre De Niro entrer triomphalement dans un club, aux bras de deux jolies filles, tandis que résonne *Jumpin' Jack Flash* des Rolling Stones (*As tears go by* emprunte assez mystérieusement son titre anglais aux Stones, même si le morceau n'est pas dans le film). Mais Martin Scorsese utilise souvent le rouge pour l'intime et Wong Kar wai pour « déréaliser » les moments de violence urbaine. Il y a aussi, dans chacun des deux films une spectaculaire bagarre dans une salle de billard, que Scorsese filme caméra à l'épaule tandis que Wong Kar wai s'y amuse à un énergique travelling latéral. *As tears go by* pille-t-il *Mean Streets*? « Je n'ai emprunté que le personnage joué par Robert de Niro, dira plus tard Wong Kar wai. Mais je pense que les Italiens ont beaucoup de points communs avec les Chinois : leurs valeurs, le sens de l'amitié, leur mafia, leurs pâtes, leur mère. » Disons que, dans le contexte d'un genre très balisé, le film de gangsters, qui donne lieu à un va-et-vient permanent entre Asie, Amérique et Europe (cf. Melville), le premier long-métrage de Wong Kar wai prend des airs de libre variation, s'emparant d'un « canon » pour mieux se l'approprier.



LA GENÈSE DU FILM

Quand Wong Kar wai réalise *As tears go by*, il est déjà crédité comme scénariste sur une douzaine de films. Mais, de son propre aveu, il est intervenu, à des degrés divers, sur plus de cinquante titres, le plus souvent sans voir son nom au générique. Après avoir commencé des études de photo, sa passion du cinéma – qu’il doit en partie à sa mère, très cinéphile – l’a emporté. D’abord assistant à la télévision, il a vite rejoint, comme ça se passe à Hong-Kong au début des années 80, un « pool » de scénaristes qui mettent leurs idées en commun et façonnent à plusieurs des films de genre qu’à l’arrivée un seul d’entre eux finit par signer. Il n’y a pas que des polars : films d’action, d’arts martiaux, voire séries B horribles semi-parodiques (comme *The Haunted Cop shop II* qui lorgne sans vergogne sur le succès de *Ghostbusters*), Wong Kar wai touche à tout. Il a souvent comme commanditaire le prolifique Barry Wong (1946-1992), auteur de plus de soixante scénarios dans quasiment tous les genres, et notamment de celui de *À toute épreuve*, de John Woo, sorti après sa mort prématurée. Parmi les scénarios signés Barry Wong, plusieurs sont de Wong Kar wai, réputé pourtant pour disparaître de longs mois avant de rendre tardivement sa copie. Car, déjà, le futur cinéaste souffre d’écrire, il a du mal avec cette étape intermédiaire, il dit devoir inventer le film en entier pour le décrire dans le scénario, et non pas l’imaginer à partir de la trace écrite...

Wong Kar wai s’est aussi lié d’amitié avec un cinéaste légèrement plus âgé que lui, Patrick Tam (né en 1948), dont le premier film, *The Sword* (1980), un « wu xia pian » (ou « film de sabre », visible en France en dvd), fait de lui l’un des leaders de ce qu’on appelle alors

la « Nouvelle vague de Hong-Kong » aux côtés d’Ann Hui ou de Tsui Hark (Wong Kar wai fera plutôt partie de la « Seconde vague »). On surnomme Patrick Tam le « Godard de Hong-Kong ». Les deux amis ont l’idée d’une trilogie (« La Trilogie d’Apu rencontre Mean Streets », expliquera plus tard plus ou moins sérieusement Wong Kar wai) qui suivrait deux petits voyous à trois âges de leurs parcours criminels. Non pas des caïds, mais de petits *losers*.

De la troisième partie de ce projet, Patrick Tam tire son cinquième film, *Final victory* (1987), scénario de Wong Kar wai, avec en vedette un couple inattendu formé par Tsui Hark et Eric Tsang (qui, quinze ans plus tard, sera le truculent gangster Sam dans *Infernal Affairs*).

Quand le producteur Alan Tang suggère à Wong Kar wai qu’il est l’heure pour lui de faire ses premiers pas de cinéaste, ce dernier pense d’abord à un film sur un policier et une femme mystérieuse dans le quartier de Mongkok. Mais pas question, a fortiori quand Alan Tang obtient l’accord d’Andy Lau pour tenir le rôle principal, de faire autre chose qu’une histoire de gangsters.

Wong kar wai se tourne alors vers la deuxième partie de la trilogie (dont il s’inspire librement : Patrick Tam n’est pas crédité au scénario). Ironie du sort, le film garde, dans son titre cantonais, la trace du projet sur la « femme mystérieuse » : *Wàngjiao kamén*, soit « Carmen à Mongkok », ce qui est assez intrigant quand on voit *As tears go by*, mise à part la dimension tragique du film.

Wong Kar wai bénéficie d'un solide trio d'interprètes. Andy Lau est en train de devenir l'acteur et chanteur ultra-populaire qu'il sera pleinement dans les années 90. À l'époque, il tourne plusieurs films simultanément, ce qui n'est pas si rare dans l'hyper-productivité hongkongaise, et débarque parfois sur le plateau après sa journée de travail sur un autre projet. Il peaufine déjà son personnage récurrent de gangster beau gosse, et Wong Kar wai essaye d'épurer son jeu, de le débarrasser des tics naissants – l'idée fixe à Hong-Kong est qu'Andy Lau est davantage un personnage (le sien) qu'un bon acteur... Lau est tellement séduit par l'expérience qu'il finit par traiter à la légère les autres productions en cours, qui s'en plaignent. Face à lui, Maggie Cheung est encore une actrice débutante qui, après des concours de beauté et un peu de télévision, s'est révélée comme partenaire de Jackie Chan dans *Police story*. Elle voit dans *As tears go by* l'occasion de ne pas être qu'une actrice de comédie, prête à son personnage sa photogénie et son charme ingénu – pureté face à l'enfer du crime. Le film sera bénéfique à sa carrière. Enfin, Jacky Cheung, qui joue Fly, est à l'aube d'une immense carrière, notamment de chanteur (aujourd'hui, à 60 ans, il est le plus gros vendeur de disques en Asie), qu'*As tears go by* remet sur des bons rails après des excès de conduite divers qui ont fait la joie de la presse people. Il est le partenaire incontrôlable idéal...





L'ENFANCE D'UN CHEF

La légende dit que c'est au terme de la deuxième semaine de tournage d'*As tears go by* que Wong Kar wai, épuisé par les heures de travail acharné – passées non seulement à faire le film mais à le réécrire au fur et à mesure – décida, pour reposer ses yeux fatigués, de porter des lunettes noires. On sait qu'il ne les quittera plus que rarement... Malgré les conseils de Patrick Tam, son premier jour de cinéaste a eu des airs de cauchemar. L'apprenti-réalisateur avait prévu de se réveiller à 5 heures du matin pour faire son découpage, mais, déjà marqué par la préparation, il s'est rendormi. Arrivé en panique sur le plateau, il est accueilli par William Chang, qui sera par la suite son plus fidèle collaborateur, supervisant les décors et les costumes de tous ses films – c'est lui qui inventa le look de Maggie Cheung dans *In the mood for love*.

Dans *As tears go by*, en plus de gérer les décors, Chang joue aussi le rôle du jeune médecin qui courtise vaguement Maggie Cheung et s'efface devant Andy Lau (mais accepte de le soigner). Déjà plus expérimenté que le cinéaste, il donne un conseil à Wong Kar wai, paralysé par l'enjeu : « *pourquoi ne commences-tu pas par un plan large ?* » De fait, le temps d'installer décor et lumière, l'apprenti-réalisateur a le loisir de rattraper son travail en retard. « *Tout le monde était paniqué par mon impréparation, raconte Wong Kar wai. Mais après les premières prises, j'étais OK. Je me souviens qu'après la pause déjeuner, ce jour-là, je m'étais déjà habitué. Je me suis dit : « Eh bien, ça, je sais le faire »* ».

Non seulement, il sait faire, mais il sait faire entendre sa voix propre. Il y a dans beaucoup de séquences une singularité stylistique qui annonce le maître à venir. Et dans des domaines très différents.

Deux exemples : la composition des plans dans toutes les scènes à deux dans l'appartement d'Andy Lau est admirable (et leur dimension picturale est renforcée par la récente restauration du film). Aux images frontales de Maggie Cheung attendant sur le canapé que son cousin se réveille, succèdent, au moment du repas – la nourriture est un ingrédient majeur du cinéma de Wong Kar wai - une subtile chorégraphie des corps, elle de profil et lui de face, ou inversement, qui dit peu à peu le rapprochement des êtres, la naissance du désir. Il y a là une façon d'occuper l'espace qui fait de l'appartement – un cube rectangulaire – un lieu que les personnages occupent entièrement, devenant le centre du cadre et du monde. Et cela annonce, bien sûr, les amoureux entravés d'*In the mood for love*.

Dans un autre registre, les scènes d'action sont menées avec efficacité et invention, qu'il s'agisse de la bagarre dans le billard, déjà évoquée, ou des travellings avant et arrière dans la salle de jeu de mah-jong, point d'orgue du travail de déco de William Chang, antre des gangsters que Fly, toujours dans l'autodestruction, ne cesse de provoquer. Wong Kar Wai n'abuse pas du ralenti à la John Woo, devenue figure à la mode du polar hongkongais, il tente à plusieurs reprises autre chose pour dynamiser les scènes d'action, les « déréaliser » - sans pour autant les sublimer : un filmage à douze images par seconde où, en post-production, chaque image est doublée, permettant une vitesse normale de déroulement de l'action, mais avec un effet presque stroboscopique. Cette fragmentation effrénée du monde, apex d'une violence extérieure destructrice, est l'antithèse de la promesse d'un amour d'intérieur, paisible, d'une vie domestique à deux.



ROMANTISME FOREVER

Wong Kar wai est le cinéaste des amours impossibles et donc des regrets éternels – ce qu’il portera jusqu’à la perfection dans *In the mood for love*. Mais ce qui semble absolument le contraire de sa vie personnelle : en couple depuis près de quarante ans avec son épouse Esther, devenue une collaboratrice dans l’ombre, il raconte volontiers qu’à leur première rencontre, celle-ci lui donna son numéro de téléphone amputé d’un chiffre. Wong Kar wai fit l’effort de trouver le chiffre manquant – il avait dix possibilités ! – et le flirt déboucha sur une union. Il assume dans ses interviews que cette facétie soit le geste fondateur de ses amours de cinéma, qu’il montre fréquemment comme un jeu de pistes, un univers de signes que l’amoureux/se cherche sans cesse à interpréter (jusqu’à se demander dans *Chungking Express* si l’amour, comme les boîtes d’ananas, a une date de péremption).

Ainsi, dans *As tears go by*, Maggie Cheung a tant bien que mal mis de l’ordre dans l’appartement d’Andy Lau, au point de racheter des verres – après en avoir exhumé un, inutilisable, de l’évier. Et puis elle en a caché un, comme une provision pour plus tard, une réserve secrète, une fois que tous les autres seront brisés, et, bien sûr, ce verre c’est aussi un peu elle, salut caché qu’Andy Lau doit découvrir et préserver, une fois que les heurts du monde l’auront brisé.

Dès son premier film, un polar par ailleurs ultra-violent, Wong Kar wai laisse libre cours au romantisme qui jamais ne le quittera. On peut même dire qu’il y va franco lors d’une longue séquence où les futurs amants s’attendent successivement à l’arrivée du ferry et à la gare routière : pour aller de Kowloon à l’île de Lantau, où vit Maggie Cheung et où Andy Lau pourrait mener, enfin, une vie calme, on peut prendre le bateau ou le bus, et cela permet aux deux personnages de se poursuivre littéralement tandis que résonne en B. O. la reprise en cantonais de *Take my breath away*, rengaine « moroderisée » du groupe Berlin (le « hit » de *Top gun*), par la diva locale Sandy Lam. Il fallait oser, et ça marche...





LE DESTIN DU FILM

As tears go by sort à Hong-Kong à l'été 1988 et réalise plus de dix millions de dollars de Hong-Kong de recettes, ce qui est plus que correct. De fait, il faudra attendre vingt-cinq ans et *The Grandmaster* en 2013 pour que Wong Kar-wai, peu prophète en son pays mais désormais sacré grand auteur international, dépasse ce score à domicile. Au printemps 1989, le film multiplie les nominations aux Hong Kong Film Awards (meilleur film, meilleur réalisateur, meilleure actrice, meilleur acteur), ce qui est rare pour une première œuvre, pour ne s'imposer que dans deux catégories : meilleur acteur dans un second rôle pour Jacky Cheung, et meilleurs décors pour William Chang.

De manière assez visionnaire, le film est sélectionné à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes 1989, à une époque où les films dits « de genre » n'ont guère droit de cité sur la Croisette. Mais les critiques sélectionneurs ont vu qu'*As tears go by* était un peu plus que ça, et misent sur l'avenir (le cinéaste reviendra à Cannes en 1997, en compétition, avec *Happy together*). Le film est un peu remarqué, à l'image de l'envoyé spécial du Monde, qui note le 24 mai 1989 que « emporté par sa passion des images, Wong Kar wai hausse en un paroxysme permanent le conflit entre un chef de bande, sa cousine qui l'aime, un jeune voyou qui l'admire, et va provoquer sa perte. Jetant son ombre sur un sous-prolétariat manipulé, la mafia locale, telle qu'elle est montrée, crée l'enfer sur terre. » Une lecture sociale qui n'est pas absurde quand on pense au personnage de Fly, cherchant dans les rues de Kowloon la réussite économique propre à impressionner sa famille. Entretemps, le film a capitalisé sur son accueil hong-kongais pour cartonner à Taiwan et en Corée du Sud : adoubé cinéaste d'avenir, Wong Kar wai a presque carte blanche pour la suite de son parcours. Il ne va pas se gêner !

*Les citations de Wong Kar-wai sont extraites du recueil *Wong Kar-wai (Positif)* et de *The Cinema of Wong Kar-wai*, cosigné par le cinéaste et John Powers (Rizzoli)





WONG KAR WAI

PRODUCTEUR/RÉALISATEUR/SCÉNARISTE

// Il est le peintre de la ville et du cœur humain, de nos désirs, nos secrets et nos frustrations”, écrivent Michel Ciment et Hubert Niogret dans Positif. Ses rapports avec Hong Kong, de même que sa fascination pour les femmes, sont au centre de sa création. Ce par quoi le plus grand metteur en scène de Hong Kong s’apparente aux artistes du romantisme finissant, un Baudelaire ou un Gustave Moreau. Chez eux aussi, au cœur de la beauté exquise se cache une souffrance indicible.

Wong Kar wai est né à Shanghai et a déménagé à Hong Kong à l’âge de 5 ans, avec ses parents. En 1988, Wong Kar Wai réalise son premier long-métrage, *As tears go by*, présenté à la Semaine de la Critique lors du Festival de Cannes 1989.

Son deuxième film, *Nos années sauvages* (1990), qu’il écrit et réalise, remporte cinq prix lors des Hong Kong Film Awards de 1991, dont ceux de Meilleur réalisateur et Meilleur film. La même année, il fonde sa maison de production, *Jet Tone Productions*.

Wong Kar Wai réalise *Les cendres du temps* entre 1992 et 1994. Pendant une courte pause dans la post-production de ce film, il réalise et sort *Chungking express* en 1994 qui le propulse sur la scène internationale. Vient ensuite *Les anges déchus*, présenté en avant-première au Toronto International Film Festival en 1995.

En 1997, *Happy together* est salué par le Prix de la mise en scène lors du Festival de Cannes. En 2000, *In the mood for love* est égale-

ment sélectionné en compétition au Festival de Cannes et rencontre un énorme succès dans le monde: il est classé parmi les 25 plus grands films de tous les temps par des critiques internationaux, des programmeurs et des réalisateurs pour le magazine *Sight & Sound*. Il a ensuite réalisé *2046* (2004), *Eros* (segment *The hand*) (2004) co-réalisé avec Michelangelo Antonioni et Steven Soderbergh, *My blueberry nights* (2007) projeté en ouverture du festival de Cannes et *The grandmaster* (2013) présenté hors compétition au Festival de Berlin. En 2008, *Les cendres du temps redux* (un nouveau montage du film) a été projeté au festival de Cannes.

Son œuvre a été saluée par de nombreux prix dans les plus grands festivals internationaux.

Grand admirateur des arts, Wong Kar Wai s’investit et soutient de nombreux domaines de l’industrie artistique. En 2015, il était le directeur artistique de l’exposition *China: through the looking glass* au Metropolitan Museum de New York.

Wong Kar Wai a reçu le Prix Lumière en 2017.

FILMOGRAPHIE

2021	<i>Blossoms (Série TV)</i>	1997	<i>Happy together</i>
2013	<i>The grandmaster</i>	1995	<i>Les anges déchus</i>
2008	<i>Les cendres du temps redux</i>	1994	<i>Chungking express</i>
2007	<i>My blueberry nights</i>	1994	<i>Les cendres du temps</i>
2004	<i>Eros (segment The hand)</i>	1990	<i>Nos années sauvages</i>
2004	<i>2046</i>	1988	<i>As tears go by</i>
2000	<i>In the mood for love</i>		



LISTE TECHNIQUE & ARTISTIQUE

MEDIA ASIA FILM
présente

Une production IN-GEAR FILM
Écrit et réalisé par WONG KAR WAI
Avec ANDY LAU
MAGGIE CHEUNG MAN-YUK
JACKY CHEUNG

Directeur de la photographie ANDREW LAU
Montage BEI-DAK CHEONG, KIT WAI KAI
Musique DANNY CHUNG,
TEDDY ROBIN KWAN

Producteur ALAN TANG
Producteur délégué ROVER TANG





